

Didier WOLFHUGEL, Prof. en Classes Préparatoires aux Grandes Écoles, Bordeaux
Cours interactif donné dans le cadre du Projet *Europe, Éducation, École*
Diffusé en visioconférence le 24 janvier 2013, de 10h10 à 12h00 :
<http://www.coin-philos.net/eee.12-13.programme.php>

L'USAGE DES PLAISIRS

*Le cours essaie de comprendre comment le plaisir sexuel est devenu l'objet d'un problème moral en Occident en s'appuyant sur les travaux de Michel Foucault dans *l'Histoire de la sexualité*. Il s'agira de suivre pas à pas le travail de Foucault, depuis *La Volonté de savoir* (1976), qui établit les relations entre sexualité, pouvoir et savoir, jusqu'au *Souci de soi* (1984) en passant par *L'Usage des plaisirs* (1984). Plus précisément, il faut comprendre comment s'est constituée la sexualité comme objet de savoir et de pouvoir, Foucault effectue un immense pas en arrière, par delà la pastorale chrétienne et remonte aux sources gréco-romaines pour éclairer la mise en place d'un dispositif de la sexualité à partir des pratiques et des comportements du sujet de désir. Il y a donc un enjeu majeur : le plaisir participe du processus de subjectivation et il est nécessaire de produire un travail historico-critique pour saisir pleinement les relations entre une certaine volonté de savoir ce qu'est la sexualité et le développement d'une nouvelle pratique, conception du pouvoir à son égard.*

« Les doutes que je voudrais ici opposer à l'hypothèse répressive ont pour but moins de montrer qu'elle est fautive que de la replacer dans une économie générale des discours sur le sexe à l'intérieur des sociétés modernes depuis le XVII^{ème} siècle. Pourquoi a-t-on parlé de la sexualité, qu'en a-t-on dit ? Quels étaient les effets de pouvoir induits par ce qu'on en disait ? Quels liens entre ces discours, ces effets de pouvoir et les plaisirs qui se trouvaient investis par eux ? Quel savoir se formait à partir de là ? Bref, il s'agit de déterminer, dans son fonctionnement et dans ses raisons d'être, le régime de pouvoir-savoir-plaisir qui soutient chez nous le discours sur la sexualité humaine. De là le fait essentiel (en première instance du moins) n'est pas tellement de savoir si au sexe on dit oui ou non, si on formule des interdits et des permissions, si on affirme son importance ou si on nie ses effets, si on châtie ou non les mots dont on se sert pour le désigner ; mais de prendre en considération le fait qu'on en parle, ceux qui en parlent, les lieux et points de vue d'où on en parle, les institutions qui incitent à en parler, qui emmagasinent et diffusent ce qu'on en dit, bref, le « fait discursif » global, la « mise en discours » du sexe. De là aussi le fait que le point important sera de savoir sous quelle forme, à travers quels canaux, n se glissant le long de quels discours le pouvoir parvient jusqu'aux conduites les plus ténues et les plus individuelles, quels chemins lui permettent d'atteindre les formes rares ou à peine perceptibles du désir, comment il pénètre et contrôle le plaisir quotidien – tout ceci avec des effets qui peuvent être de refus, de barrage, de disqualifications, mais aussi d'incitation, d'intensification, bref, les « techniques polymorphes du pouvoir ». De là enfin le fait que le point important ne sera pas de déterminer si ces productions discursives et ces effets de pouvoir conduisent à formuler la vérité du sexe, ou des mensonges au contraire destinés à l'occulter, mais de dégager la « volonté de savoir » qui leur sert à la fois de support et d'instrument. »

M. Foucault, *Histoire de la sexualité*, t. I, *La volonté de savoir*, Gallimard, 1976

« En tout cas, il semblait difficile d'analyser la formation et le développement de l'expérience de la sexualité à partir du XVIII^{ème} siècle, sans faire, à propos du désir ou du sujet désirant, un travail historique et critique. Sans entreprendre, donc, une « généalogie ». Par là, je ne veux pas dire faire une histoire des conceptions successives du désir, de la concupiscence ou de la libido, mais analyser les pratiques par lesquelles les individus ont été amenés à porter attention à eux-mêmes, à se déchiffrer, à se reconnaître et à s'avouer comme sujets de désir, faisant jouer entre eux-mêmes et eux-mêmes un certain rapport qui leur permet de découvrir dans le désir la vérité de leur être, qu'il soit naturel ou déchu. Bref, l'idée était, dans cette

généalogie, de chercher comment les individus ont été amenés à exercer sur eux-mêmes, et sur les autres, une herméneutique du désir dont leur comportement sexuel a bien été sans doute l'occasion, , mais n'a certainement pas été le domaine exclusif. En somme, pour comprendre comment l'individu moderne pouvait faire l'expérience de lui-même comme sujet d'une « sexualité », il était indispensable de dégager auparavant la façon dont, pendant des siècles, l'homme occidental avait été amené à se reconnaître comme sujet de désir. »

M. Foucault, *Histoire de la sexualité*, t. II, *L'Usage des plaisirs*, Gallimard, 1984, pp. 11-12

« Il s'agit de faire apparaître, dans ses caractères généraux, la constitution des *aphrodisia* comme domaine de souci moral. J'envisagerai quatre notions qu'on rencontre souvent dans la réflexion sur la morale sexuelle : la notion d'*aphrodisia*, à travers laquelle on peut saisir, ce qui dans le comportement sexuel, était reconnu comme « substance éthique » ; celle « d'usage » de *chrésis*, qui permet de saisir le type d'assujettissement auquel la pratique de ces plaisirs devait être soumise pour être moralement valorisée ; la notion d'*enkrateia*, de maîtrise qui définit l'attitude qu'il faut avoir à l'égard de soi-même pour se constituer comme sujet moral ; celle enfin de « tempérance », de « sagesse », de *sophrosunè* qui caractérise le sujet moral dans son accomplissement. Aussi pourra-t-on cerner ce qui structure l'expérience morale des plaisirs sexuels - son ontologie, sa déontologie, son ascétique et sa téléologie. »

M. Foucault, *Histoire de la sexualité*, t. II, *L'Usage des plaisirs*, Gallimard, 1984, pp. 51-52

« Selon une tradition qui remonte fort loin dans la culture grecque, le souci de soi est en corrélation étroite avec la pensée et la pratique médicales. Cette corrélation ancienne a pris de plus en plus d'ampleur. Au point que Plutarque pourra dire, au début des *Préceptes de santé* que philosophie et médecine ont affaire à « un seul et même domaine » (*mia chora*). Elles disposent en effet d'un jeu notionnel commun dont l'élément central est le concept de « pathos » : il s'applique aussi bien à la passion qu'à la maladie physique, à la perturbation du corps qu'au mouvement involontaire de l'âme ; et dans un cas comme dans l'autre, il se réfère à un état de passivité qui pour le corps prend la forme d'une affection troublant l'équilibre de ses humeurs ou de ses qualités et qui pour l'âme prend la forme d'un mouvement capable de l'emporter malgré elle. A partir de ce concept commun, on a pu construire une grille d'analyse valable pour les maux du corps et de l'âme. Ainsi le schéma « nosographique » proposé par les stoïciens et qui fixe les degrés croissants de développement et de chronicité des maux : on y distingue d'abord la disposition aux maux, la *proclivitas* qui expose aux maladies possibles ; il y a ensuite l'affectation, la perturbation qui, en grec, est appelée *pathos* et en latin *affectus* ; puis la maladie (*nosema, morbus*), qui est établie et déclarée lorsque la perturbation s'est ancrée dans le corps et dans l'âme ; plus grave, plus durable, l'*agregatio* ou l'*arrhostema* qui constitue un état de maladie et de faiblesse ; enfin il y a le mal invétéré (*kakia, agregatio invetarata, vivtium malum*) qui échappe à toute guérison possible. Les stoïciens ont aussi présenté des schémas qui marquent les différents stades ou les différentes formes possibles de la guérison ; ainsi Sénèque distingue-t-il les malades guéris de tout ou partie de leurs vices, ceux qui sont guéris de leurs maladies mais non encore de leurs affections ; il y a ceux qui ont recouvré la santé mais sont encore fragiles à cause des dispositions qui ne sont pas corrigées. Ces notions et ces schémas doivent servir de guide commun à la médecine du corps et à la thérapeutique de l'âme. Ils permettent non seulement d'appliquer le même type d'analyse théorique aux troubles physiques et aux désordres moraux, mais aussi de suivre le même genre de démarche pour intervenir sur les uns et les autres, s'en occuper, les soigner et éventuellement les guérir »

M. Foucault, *Histoire de la sexualité*, t. III, *Le Souci de soi*, Gallimard, 1984, pp. 75-76

« Il faut voir maintenant comment quelques uns des grands thèmes de l'austérité sexuelle, qui allaient avoir une destinée historique bien au-delà de la culture grecque, se sont formés et développés dans la culture du IV^{ème} siècle. Je ne partirai pas des théories générales du plaisir ou de la vertu, je prendrai appui sur des pratiques existantes et reconnues par lesquelles les hommes cherchaient à donner forme à leur conduite : pratique du régime, pratique du gouvernement domestique, pratique de la cour dans le comportement amoureux ».

M. Foucault, *Histoire de la sexualité*, t. II, *L'Usage des plaisirs*, Gallimard, 1984, p.125

« Toute une réflexion morale sur l'activité sexuelle et ses plaisirs semble marquer, aux deux premiers siècles de notre ère, un certain renforcement des thèmes d'austérité. Des médecins s'inquiètent des effets de la pratique sexuelle, recommandent volontiers l'abstention, et déclarent préférer la virginité à l'usage des plaisirs. Des philosophes condamnent toute relation qui pourrait avoir lieu hors mariage et prescrivent entre les époux une fidélité rigoureuse et sans exception. Enfin, une certaine disqualification doctrinale semble porter sur l'amour pour les garçons.

Faut-il portant reconnaître, dans le schéma qui se constitue ainsi, l'esquisse d'une morale future, celle qu'on trouvera dans le christianisme, lorsque l'acte sexuel lui-même sera considéré comme un mal, lorsqu'on ne lui accordera de légitimité qu'à l'intérieur d'un lien conjugal, et lorsque l'amour des garçons sera considéré comme contre-nature ? »

M. Foucault, *Histoire de la sexualité*, t. III, *Le Souci de soi*, Gallimard, 1984, p. 311

« Mais l'âme aussi, me dit l'épicurien, aura ses plaisirs. » Eh bien, soit, et qu'elle cède à la débauche, en arbitrant aussi les plaisirs; qu'elle se remplisse de tous ces objets qui ont coutume de charmer les sens; qu'ensuite elle reporte ses regards sur le passé; qu'éveillée par le souvenir des plaisirs dissolus, elle s'élançe de ceux qui ont précédé, et que déjà elle plane sur ceux qui doivent suivre ; qu'elle range méthodiquement ses espérances, et que, le corps étant plongé dans les grossières jouissances du présent, l'âme, pendant ce temps-là dépêche ses pensées vers les jouissances de l'avenir. En cela elle me paraît plus misérable, parce que prendre le mauvais au lieu du bon c'est folie. Or, d'un côté, sans la saine raison nul n'est heureux, et de l'autre, on n'est pas sain d'esprit, quand, au lieu des choses les meilleures, on recherche celles qui doivent nuire. L'homme heureux est donc celui qui a le jugement droit, celui qui se contente du présent, quel qu'il soit, et qui aime ce qu'il a. L'homme heureux est celui auquel la raison fait agréer toute situation de ses affaires. Ils voient, ceux-là même qui ont dit que le plaisir était le souverain bien, quelle honteuse place ils ont assignée à ce dernier.

C'est pourquoi ils nient que le plaisir puisse être détaché de la vertu, et ils affirment qu'il n'est point de vie honnête sans qu'elle soit agréable, point de vie agréable sans qu'elle soit en moine temps honnête. Je ne vois pas comment ces deux êtres disparates peuvent être réunis de force à une même attache. Quel motif, je vous le demande, pour que le plaisir ne puisse être séparé de la vertu? Assurément, c'est que tout principe de bien résulte de la vertu ; c'est des racines de celle-ci, que sortent les choses mêmes que vous aimez, et que vous recherchez avec ardeur.

Mais si le plaisir et la vertu étaient inséparables, nous ne verrions pas certaines choses être agréables, mais non honnêtes, et d'autres choses être fort honnêtes, mais pénibles et telles que c'est par les douleurs qu'il faut en venir à bout. »

Sénèque, *De la vie heureuse*, chapitre VI, éd. Électronique, trad. Henri de Villefosse